

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 43 (1905)
Heft: 41

Artikel: L'âme des voyageurs
Autor: Rossel, Virgile
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-202729>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 21.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Notre maire tourne à tout vent;
D'écharpe il change,
Et de tout vin s'arrange.
Mais, puisqu'ainsi ce bon vivant
De couleur changea si souvent,
Qu'avec son écharpe il vendange
Et de vin doux on la barbouillera, } *bis.*
Amis, chez nous la gaité renaitra,
Ah ! ah ! la gaité renaitra.

Le juge qui, de vingt façons
En robe noire,
Explique son grimoire,
Condamne jusqu'à mes chansons;
Mais, grâce au vin que nous pressons,
Que lui-même il chante après boire,
La liberté, la gloire, et *cætera*. } *bis.*
Amis, chez nous la gaité renaitra,
Ah ! ah ! la gaité renaitra.

Si le curé, peu tolérant,
Gronde sans cesse,
Et veut qu'on se confesse,
Son gros nez rouge nous apprend
L'intérêt qu'à nos vins il prend.
Pour en boire ailleurs qu'à la messe
Sur chaque mot qu'il dise un *libera*. } *bis.*
Amis, chez nous la gaité renaitra,
Ah ! ah ! la gaité renaitra.

Que du châtelain en souci
L'orgueil insigne
Au bonheur se résigne;
Il verra les titres qu'ici
Noé nous a transmis aussi;
Ils sont sur des feuilles de vigne:
Aux parchemins il les préférera. } *bis.*
Amis, chez nous la gaité renaitra,
Ah ! ah ! la gaité renaitra.

Beau pays, fertile et guerrier
A la souffrance
Oppose l'espérance.
Au pampre tu peux marier
Olive, épi, rose et laurier,
Vendangeons, et vive la France.
Le monde, un jour, avec nous trinquera } *bis.*
Amis, chez nous la gaité renaitra,
Ah ! ah ! la gaité renaitra.

BÉRANGER.

La bonne drogue. — Le médecin à un bonhomme dont la femme est souffrante :

— Vous ferez prendre à votre femme quotidiennement trois cuillerées à soupe de cette potion. Si, au bout du troisième jour, le remède n'agit pas, vous reviendrez me voir et je vous en prescrirai un autre.

— Pardon, monsieur le docteur, mais si vous n'avez rien tant confiance en cette médecine, ne pourriez-vous pas me donner tout d'abord l'autre ?

Le paradis des coquins. — Lu au pilier public de la commune de X.

« La municipalité porte à la connaissance des intéressés que, vu la remise à neuf des prisons de commune, les dites demeureront fermées jusqu'à nouvel avis. »

Cliaqu'ad marchand dè grannès.

L'a bî s'it're passâie daò teimps iau n'étai pas onco la motda dè mettrè dai rideaux ai fenitres, ne fâ rin, l'est onna tota galèza,

Stu marchand irè français et veindâi pè lè veladzo, in contrèbinda, dai grannès dè curti.

Mè seimbiè que lo vayo adi quand vegnai tsi no, avoué son boque, sa granta roulière, sè tsaussè dè rubelu, on rafo derra lè reins, onna tabatière d'na man et on dordon dè l'au-tra.

Mettaî sè grannès din dai petits chatsets que réduizai din on sa dè tridzo billu. Pregnaî po mézourâ onna couhî dè pliomb qu'avai lo mandzou trossâ. In arrouvîn manqavè pas d'offri 'na praiza à mon père-grand et on iadzo appondus lè dou l'in avan po onna vouarba à babelhî d'inveron lo fornet. Mè lè z'acutâvo chetâ su lo catse-piat et à l'avi que dièniâvè sè chatsets plantâvo lo naz dedin po guègni cein que l'ai avai. Se iavé lo malheu dè totsi oquîè

mè fiaizai rantanplian su lè dai daò bet dè sa couhî.

Quemin ti lè marchands sè tegnai duè sortès dè marchandi : dè la bouna et dè la crouie. Veindâi la crouie lo mîmo prix què la bouna. Se cliiâd que l'indieuzâvè rêclliamâvan laò de-zaî que n'irè pas dè sa faulta, que l'avai étâ indieuzâ dévant leu et, à part caquîèz z'ons que ne sè laissivan pas r'indjornâ, repregnan ti dè li.

Ne l'ai a zu qu'Elie à Dzaquelhion, qu'avai étâ attrapâ dou z'ans dè fela avoué dè la granna d'abondance et dè tchou-rava, qu'aussè zu l'idée dè lai in fère dè iena po sè rêveindzi.

Vo zé dè que stu marchand n'avai min dè pateinta. Assebin l'ir'adi su lè z'épenès : grû-lavè d'it're prai.

Onna veilha s'aminnè tsi Elie à Dzaquelhion, que vit solet avoué on frère et onna vilhe servinta. Elie fougavè la pipa à la cavetta. Son frère ronclliâve decoutè li et la servinta dèviduyivè 'na cliiota dè fi aò pî daò lhi. D'abord que vaî lo Français, Elie lai bailliè vito onna chola et rêveillè son frère, in lai fasin signou dè lo chaidrè à l'hotò, iau lai tsetselhie à l'orolhie : « Dépatse-tè d'infattâ tè z'haillons dè militèro, pu t'adri tè promenâ dévant lè fenitres. » Apri reintro'ad pailo quemin se de rin n'étai et fâ tot déplayi aò Français su la tralia. On iadzo que lè chatsets san zu ti aòverts Elie sè virè contrè la fenitra in dezîn :

— Yé iu passâ caquon..... Se bahi coui l'est ?..... On deret on gendarme !..... Pè moyan !?.....

A ci mot dè gendarme lo marchand laivè la tita et vouaitè assebin frou.

— Peste de gris ! que bordenè.

Adon, teindu qu'on oïssai martsi et taguenâ que dévant et qu'Elie allavè vaire avoué la servinta, qu'avai prai lo crozet po l'éclairi, lo Français l'a queminci à rapertsi sè grannès et l'a fotu lo camp pè la porta derraî.

In lè rapertsin tant rido et onco à novion l'in a toumâ la maîti et lè z'autrès sè san trovâie totè mèclliâie aò fond daò sa. La granna dè tsafoullet permi cliaque dè réparâ et dè pier-racet, lè racenès permi lè z'épenatsès, lè tchoux rodzo et marcelins permi lè ioque et lè bliancs : L'ir'on bi invouadzo !

— Lai arai fè daò bin, aò Français, dè pouaf sè dégonclliâ in djurin et sacremintin son soû. N'ouzavè pas pire : lè dzeins sè saran fotu dè li. L'a du tot bounameint sè tiaîzi et fère lo poeing din sa catsetta. Mâ quemin la servint'â Elie à Dzaquelhion n'a pas pu, dzo lo leindé-man vers lo borni, teni sa leinga aò tsaud, et que l'aiia pertot dai redipets, dû cein, nion n'a rapéchu pè chaòtre lo sa dè tridzo billu et ni cique lo portavè.

OCTAVE CHAMBAZ.

Conseil à dormir debout.

Un docteur vient de donner ces conseils : « Ne vous couchez pas sur le ventre, c'est contraire à la respiration ; ni sur le dos, votre digestion serait pénible et incomplète ; ni sur le côté gauche, sans quoi c'est la maladie de cœur ; ni sur le côté droit, ou gare à l'appendicite ! »

Aux maigres.

Un épicier a placé deux miroirs devant sa porte. Au-dessous du premier, on lit : « Avant d'avoir mangé du chocolat X... ! » Et l'autre miroir porte l'inscription suivante : « Après avoir mangé du chocolat X... ! » On regarde. La figure se reflète maigre, avec joues creuses, dans la première glace, tandis que la seconde vous montre un visage grassouillet, aux joues rebondies.

Le potage des artistes.

Si les artistes et les membres de la Ligue pour la Beauté sont conséquents, ils ne mangeront plus que des mets apprêtés au Maggi.

En effet, cette fabrique fait remarquer qu'il serait impossible de désigner quelque rocher, quelque coin de montagne, quelque paysage ou quelque endroit le long des chemins de fer de la Suisse où se trouve une réclame Maggi. « Nous avons à dessein, par principe, écrit-elle, évité ce genre de réclame, que nous détestons. » Bravo !

L'âme des voyageurs.

Avez-vous remarqué combien l'homme le plus doux, le plus aimable, le plus généreux, à l'humeur maussade et des instincts farouches dès qu'il est sur une banquette de wagon ? Il semblerait, qu'entre gens condamnés au supplice de longues heures recluses, on dût songer à n'avoir que des attentions les uns pour les autres : on éprouverait une véritable joie à être maigre, pour offrir un peu de sa place à des compagnons plus épanouis ; on serait heureux de n'avoir pas ou presque pas de bagages, pour abandonner l'usage des filets à des Anglaises riches en colis ou à des Américains ployant sous le faix de leurs valises ; on réserverait les fenêtres, et les sièges les plus moelleux, et les compartiments les moins assaillis, pour les exquises victimes de l'inégalité des sexes devant la loi ; on serait poli ; on serait prévenant ; on s'oublierait pour les autres... Hélas ?

C'est en voyageant que j'ai perdu ma jeune foi aux chimères collectivistes. A l'Université, j'ai beaucoup vu M. Paul Brousse, qui préside actuellement le Conseil municipal de Paris, et qui fut expulsé de Suisse pour sa collaboration à l'*Avant-garde*. Nous étions quelques étudiants qui prenions notre pension avec lui, et, sans faire de prosélytisme indiscret, M. Brousse, qui était notre aîné et qui savait beaucoup de choses, nous gagnait insensiblement à ses idées. S'il ne nous a pas convertis, c'est que nous avons voyagé les uns et les autres, pendant nos années d'Université, et que nous avons appris à connaître l'homme en voyage, c'est-à-dire dans toute sa naïve et cruelle laideur. Il faudra joliment le réformer, avant qu'il soit mûr pour un régime de noble solidarité sociale. En attendant, et, tout en nous efforçant de travailler à notre éducation morale, ne négligeons pas d'améliorer le matériel de nos entreprises de transport ! Il est des wagons plus agréables, plus spacieux, plus commodes, en un mot, que d'autres. Et qui sait si la qualité des wagons n'influera pas à la longue sur celle des caractères, — pour le voyage de la vie comme pour tous les autres voyages ?

Que de fois n'avez-vous pas protesté vous-même contre l'administration, parce que vous entriez dans un compartiment où il n'y avait plus qu'un ou deux sièges libres ? Vous n'avez que votre billet, vous donnant droit à votre place. Votre place est là ; vous n'avez qu'à vous en emparer.

— Si c'était à refaire, le peuple suisse ne voterait plus le rachat.

— Pourquoi ? vous demandez le chef de train.

— Eh bien ! parce que... On ne pourrait pas ajouter un wagon ?

— Pour vous seul ? Il y a trois places disponibles. Vous n'en avez payé qu'une. Et vous n'êtes pas content !

Vous êtes furieux... Les voyages, au demeurant, accentuent, exaspèrent les conflits entre notre égoïsme et celui des autres. Aussi sont-ils par excellence le miroir de nos contemporains.

— Cette place est prise, monsieur ?

— !!

— Elle est libre alors ?

— !!

— S'il en est ainsi...

— Pardon, il y a...

Un grognement indistinct. La place n'a pas l'air d'avoir été réservée. Mais le monsieur que vous interpellez vous adresse un sourire si engageant, et il vous initie avec tant de grâce aux charmes probables de son voisinage, que vous vous empressez de lui tirer votre révérence. Une fois le train en marche, vous vous rendez compte du petit truc employé pour occuper deux ou trois places en n'en payant qu'une. Si vous aviez eu moins d'égards, ou plus de toupet, vous ne seriez pas écrasé dans votre coin par une grosse dame qui vous jure le plus insupportable des êtres, ou tarabusté par des mar-mots qui vous bousculent comme l'oncle Alfred, ou menacé par des colis en surplomb, ou gêné par des bagages glissés sous les banquettes.

C'est le soir. Vagon bondé, à n'y pas regarder de très près. Vous parcourez nerveusement votre cage. Il y aurait bien une place, ici; une petite dame y a disposé manteau, réticule, etc. Il y en aurait une autre, là. Un monsieur famélique y a étalé son souper. Il y en a une troisième plus loin. Elle est « retenue » par une gazette, une canne et un parapluie. Personne ne se dérange pour vous. Quelques âmes charitables jouissent silencieusement de votre embarras. Vous finissez par vous tourner du côté de la petite dame :

— Si vous permettez, madame ?

Une voix aigre vous répond ?

— Mais, monsieur, il y a de la place là... là... là...

Repoussé par la dame, vous attaquez le monsieur, sans grand espoir de succès :

— Vous permettez ? ...

Une bouche pleine vous envoie à la face d'authentiques parfums de charcuterie très fumée.

— Vous n'allez pas m'obliger, monsieur...

— J'aimerais bien m'asseoir...

— Là... là... là...

Du doigt, l'on vous montre la place « retenue » qui ne l'était pas, en réalité, mais qui vous a valu le grognement de tout à l'heure.

Ou bien, une famille anglaise s'est emparée du compartiment. Des gens et des malles partout. Sur l'une des banquettes, vous avisez quelque valise importune, et, de votre ton le plus courtois, vous priez le propriétaire de ce meuble encombrant de l'éloigner.

— Nô...

L'autre fait un signe de tête négatif et baragouine quelque chose. Il ne sait pas le français, naturellement; surtout, il ne tient pas à votre société. Vous détestez les histoires. Vous haussez les épaules. Vous appelez le conducteur, qui vous procure un bout de place, mais qui ne vous préservera pas d'être toisé et traité comme le dernier des malotrus par monsieur, madame, et les fils, et les filles qui vous entourent. Une de mes connaissances — retour de l'Argentine — m'a conté qu'elle procédait autrement, en pareil cas.

— Cette valise est à vous ?

— !!...

— Veuillez l'enlever !

— Je désire m'asseoir... Veuillez l'enlever !

— !!...

— Soit !

On ouvre la portière; on jette la valise sur la voie. Protestations de l'Angleterre. Applaudissements des autres voyageurs. Le tour est joué.

L'homme ne se livre qu'en voyage. C'est là qu'il faut l'admirer dans toute sa délicate et chevaleresque beauté ! Il y a des exceptions, certes, à la règle de narquois et féroce égoïsme. Elles sont assez rares, — beaucoup plus rares en première qu'en seconde, et en seconde qu'en troisième. C'est toujours l'aventure de celui auquel on présente, à dîner, une poularde de Bresse et qui, sans égard pour les autres convives, la prend tout entière sur son assiette.

— J'aime aussi le poulet, lui dit son voisin.

— Pas autant que moi.

Les autres aussi aiment avoir de la place. « Pas autant que nous ! » Et, comme je le notais, il y a un instant, rien n'a, plus que les voyages, fortifié mon scepticisme à l'endroit d'une soudaine et merveilleuse métamorphose de notre médiocre société bourgeoise en société idéale. Quand on a vu pratiquer la fraternité en chemin de fer, on y croit infiniment moins.

(National suisse).

Virgile ROSSEL.

La plume inconstante.

On prétend que l'écriture d'un homme change tous les dix ans.

C'est aussi l'avis d'un des graphologues les plus experts d'Angleterre. Il observe, il est vrai, que ces changements périodiques sont à peine perceptibles.

Ce n'est qu'à partir de l'âge de vingt-et-un ans du sujet que son écriture revêt un caractère; ce caractère s'accroît aux âges de vingt-huit et trente-cinq ans, mais se modifie un peu suivant les circonstances. Quand l'individu réussit dans ses affaires, les traits deviennent plus fermes et des parafes personnels s'ajoutent aux lettres; au contraire, quand il a la guigne, les traits s'affaiblissent. La si-

gnature de Dickens est la confirmation absolue de cette théorie; les lettres en sont devenues de plus en plus grosses et le paraphe de plus en plus grand à mesure que grandissaient les succès de l'auteur.

Une autre remarque : L'écriture d'une jeune fille se modifie généralement du tout au tout une fois qu'elle est mariée. Les traits deviennent-ils de plus en plus fermes ou s'affaiblissent-ils ?

C'était bien ainsi.

Un statisticien français s'était évertué à dresser un tableau de la mortalité des enfants envoyés en nourrice. Et dans ce tableau de la mortalité infantile, la localité de Gaillard-sous-le-vent figurait avec le chiffre de « cent pour cent ». C'était vraiment beaucoup. Le ministre s'émut, ordonna une enquête. Alors, on constata qu'un seul enfant avait été envoyé en nourrice à Gaillard-sous-le-vent et qu'il était mort.

L'énigme des cinq jours. — Une mère apprend à son jeune enfant les noms des jours de la semaine.

— Dis donc, maman, fait l'ainé de la famille, peux-tu me nommer cinq jours qui ne finissent ni ne commencent par di ?

— Il n'y en a pas.

— Comment, il n'y en a pas ! Et ceux-ci : avant-hier, hier, aujourd'hui, demain, après-demain !

Parents d'adoption. — Un parvenu, qui vient d'acheter un manoir historique, avec tout son mobilier, reçoit des invités dans la salle d'honneur, ornée des portraits des anciens châtelains.

— Ce ne sont pas vos ancêtres, ces chevaliers cuirassés ? fait l'un des hôtes.

— Mais si, mais si : je les ai adoptés.

Une fine goutte. — Un client, chez un marchand de vin : « Ce rouge n'est pas trop fort d'alcool ? »

LE MARCHAND. — Il l'est si peu que je le recommande même à des Bons-Templiers.

Têtes de pipes.

Les records sont à la mode : record de la vitesse, record de l'endurance, record de l'appétit, record du sommeil, etc., etc.; il en naît un par jour, au moins.

Bruxelles a inauguré le record de la pipe. Il s'agissait, pour les concurrents, de tenir allumée, le plus longtemps possible, une pipe contenant quatre grammes de tabac.

Quatre-vingts fumeurs se sont présentés. On ne sait encore qui sera le vainqueur. Pour le moment, le record reste à un fumeur dont la pipe a brûlé pendant 2 heures et 12 minutes. Puis viennent d'autres concurrents avec 2 heures 1 minute, 2 heures, 1 heure 55 m., 1 heure 20 m., etc.

Allons, courage, braves gens, courage; le monde a les yeux sur vous. Surtout, ne « tirez » pas trop fort.

L'origine des « Poucets ».

Il y a quinze jours, on admirait beaucoup, au Kursaal de Lausanne, un nain, nain, qui faisait force tours d'adresse.

Un garçonnet, fort intrigué par ce bout d'homme en redingote et gibus, demande :

— Alors, m'man, les petits nains, ça vient dans les choux de Bruxelles, dis ?

Une épidémie.

DEUX COMPOSITIONS

Cher sœur

Je vains pour te dire il a une épidémie dans le village rougaune il a plusieurs qu'il sont morts ils en a plusieurs qu'il sont mieu est qui sont geris. Ils a eu grande épemie sur le bétail c'est une maladie qui tient le bétail aux pieds

est a la langue se sont une maladie qui ronge la chair, beaucoup de perie. Ge fini ma lettre en te disant meilleur saluations de ton freres.

* * *

Cher ami

je prend la plume pour te demander comment se comporte ta maladie. Il me répond mes maux se comportent dans mon corps par une suite d'eau qui s'est introduite dans mes membres par une simple filature d'eau qui ma conduit ensuite à la perdition et a la mort.

(Transmis par un de nos lecteurs.)

A point.

Le tombereau municipal des balayures est arrêté au beau milieu d'une de nos rues les plus escarpées. Ses deux suivants, l'un portant le balai, l'autre, la pelle, sont en train de bourrer leurs pipes. Le cheval attend patiemment; il y est habitué. Tout-à-coup, il manifeste une velléité dont s'aperçoivent aussitôt les deux balayeurs. Alors, celui qui tient la pelle place délicatement celle-ci au bon endroit et attend. Au bout d'un moment :

— Je crois que c'est tout ! fait-il à son compagnon

— Oué !... Y a pas lourd.

L'écart des âges.

Il y a en Suisse 8260 couples dans lesquels le mari est de 10 ans plus jeune que sa femme. La différence est même de 16 ans dans 2352 cas. Il y aura au total 127.660 ménages, soit le 25 %, dans lesquels l'époux est plus jeune que sa moitié. Voici encore quelques exemples : lui a 18 ans, elle 41; dans deux cas, le chef de famille a 20 et sa femme 49, respectivement 51. Dans deux autres cas, un mari de 28 ans a pour épouse une dame de 72 ou de 75 ans. Enfin, le mari a 27 ans; quant à sa vénérable épouse, elle est née en 1820.

La glace est rompue. — Maintenant, nous avons fait bonne connaissance avec notre nouvelle troupe théâtrale. Nos prévisions se sont réalisées : les artistes que M. Darcourt nous a amenés sont tous excellents et l'on peut prédire à la saison 1905-1906 un succès pour le moins égal à celui de la dernière. Jeudi, nous avons eu deux nouveautés, pour Lausanne, *La Parisienne* de Henry Becque et *Main gauche* de P. Veber. Demain, dimanche, un drame à grand spectacle, pour lequel il y aura foule : *La porteuse de pain*. Mardi prochain, *Le Dindon*, une pièce du mardi. Jeudi, *L'Abbé Constantin*, une idylle. Tous les genres en une semaine.

Du nouveau. — Les représentations du *Kursaal* sont toujours très courues. On irait déjà à Bel-Air rien que pour les Villé-Dora, ces admirables danseurs qui, chaque semaine, changent du tout au tout leur répertoire. Plus on les entend et plus on veut les entendre.

Que le directeur du *Kursaal* veuille bien cependant nous permettre une légère observation, que nous avons ouïe plus d'une fois et à laquelle, nous en sommes certain, il lui sera facile de répondre. Les habitués de nos Variétés voudraient, par-ci, par-là, un ou deux numéros plus saillants que ceux qui complètent le programme de ses spectacles. Mais, de quoi nous plaignons-nous ? On nous a annoncé pour la semaine qui vient, M. et Mme *Frawlix*, sauteurs sur les mains; les *sœurs Magenta*, équilibristes sur fil de fer, et les *sisters Reno*, danseuses anglaises.

Irrévocablement, le Concert de demain, à la Cathédrale, sera le dernier de la saison. Pour son bénéfice M. *Harnisch*, notre excellent organiste, s'est assuré le concours du *Chœur d'hommes*. Le programme est très intéressant : nous y voyons, entre autres, le Chœur des pèlerins du Tannhäuser, avec accompagnement d'orgue. Nous recommandons vivement ce concert à nos lecteurs.

La rédaction : J. MONNET et V. FAVRAT.

Lausanne. — Imprimerie Guilloud-Howard.